

SYLVAIN
TESSON

NOBLES POURRITURES

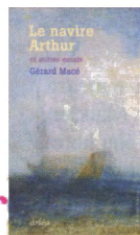
Il n'aura échappé à personne (même aux plus distraits d'entre nous) que l'humanité a connu, récemment, la mise en quarantaine de plus de la moitié de son effectif sur la Terre. Michel Foucault, dans ses cours au Collège de France, avait eu une prémonition : « Une des plus massives transformations du droit politique au XIX^e siècle a consisté, je ne dis pas exactement à substituer mais à compléter ce vieux droit de souveraineté – faire mourir ou laisser vivre – par un autre droit nouveau, qui ne va pas effacer le premier, mais qui va le pénétrer, le traverser, le modifier, et qui va être un droit, ou plutôt un pouvoir exactement inverse : pouvoir de "faire" vivre et de "laisser" mourir. »

Le professeur évoquait un « bio-pouvoir ». Serions-nous en train de vivre ce nouvel ordre techno-sanitaire alors même que les gouvernements se sont entraînés à limiter nos libertés de mouvement pour raison de santé ? Dans un petit essai, l'écrivain Gérard Macé médite (sainement) sur le rapport que le pouvoir, la science, les hommes et les dieux entretiennent avec « le pur et l'impur ».

Le propos de Macé part d'une constatation désagréable. L'humanité est un cloaque, les nations vivent sur leurs propres déjections. L'homme est sale. La société doit composer avec la sécrétion permanente. Elle tente de la cacher, de contenir son débordement, de lutter contre les germes qui en naissent. La guerre contre l'infection est bel et bien un sujet politique. Spirituel même, puisque la lutte contre la saleté est parfois confondue avec la lutte contre le mal (l'amende que l'on recevait au printemps quand on ne respectait pas la directive sanitaire avait quelque chose de la punition morale !). L'auteur prévient : « C'est que l'hygiénisme peut se transformer en eugénisme, et la propreté en pureté imaginaire si la raison n'est plus à l'œuvre. » Le livre offre un vivifiant voyage dans la géographie et l'histoire de l'infect. Le sujet, d'une extrême originalité, est rarement empoigné par les hommes de lettres. Il y a des thèmes qu'on masque pudiquement !

Dans *Le Navire Arthur*, on suit le destin de trois médecins confrontés à la question de l'infestation. L'un d'eux embarque à bord d'un navire chargé de fumure humaine destinée à produire de l'engrais aux Antilles. Sur l'*Arthur*, des maladies se déclarent. La contagion serait-elle liée à la nature de la cargaison ? Il aura fallu du temps aux hommes de science – c'est le cœur du sujet – pour comprendre le lien entre les maladies et la présence des putréfactions. « En 1802, on ignore encore tout des microbes. » C'est là où pointe le risque du glissement idéologique. De la propreté des corps à la pureté morale, il n'y a qu'un pas (de l'oie). Et Macé de conspuer Céline d'avoir franchi ce pas. L'auteur de ce petit traité des miasmes et des cloaques juge un peu sévèrement ce dernier, lui accordant à peine les bénéfices d'un style prodigieux.

Puis le voyage continue. Macé mêle les souvenirs d'une enfance dans une banlieue parisienne où l'on ne se lavait pas les mains au gel hydroalcoolique, les promenades dans une littérature raffinée de la déjection, les considérations philosophiques sur les lichens et le vin, qui sont les enfants des plus « nobles pourritures ». Ce livre procure une bouffée d'air dans un monde où la santé prime. À transformer l'asepsie en modèle de civilisation, on exprime « une défiance contre tout ce qui fait tache, ou désordre, jusque dans les modes de vie des sociétés qu'on oblige à adopter [...] notre mode de vie urbanisé ». Cet essai a été publié avant la glaciation sociale de mars 2020. Avant que les autorités ne s'occupent de « pasteuriser notre destin ». Le nouvel ordre cyber-mercantilo-techno-sanitaire ne désinfecte pas encore les livres. Cela viendra.



★★★★☆

LE NAVIRE ARTHUR ET AUTRES ESSAIS,
GÉRARD MACÉ, 104 P.,
ARLÉA/LA RENCONTRE, 15 €